

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 15

Artikel: Le hanneton
Autor: Deslandes, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221771>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MARIANNE

EN de nos célibataires vient de se mettre à table. Il parcourt son journal. Sa vieille servante, Marianne — les vieilles servantes s'appellent presque toujours Marianne — apporte le potage.

— Ah ! c'est vous, Marianne. Dites-moi, que pensez-vous de l'état de l'Europe ?

Sursaut de la pauvre servante.

— Hé, mon té que monsieur m'a fait peur ! J'ai manqué lâcher la soupière.

— Peur, Marianne, et pourquoi ?

— Hélas ! j'ai cru que monsieur annonçait une nouvelle guerre. Eh ! le bon Dieu veuille nous en préserver !

— Mais non, ma bonne Marianne, il ne s'agit pas d'une guerre. Je vous ai simplement demandé ce que vous pensez de l'état de l'Europe.

— Ma foi, je n'ai pas fait des études, comme monsieur. L'Urope, je ne sais pas ce que c'est.

— Mais c'est le continent sur lequel nous vivons.

— Vraiment. Eh bien, je n'aurais jamais ça cru. Alors, nous vivons donc sur cette Urope !

— Mais oui, et nous n'y sommes pas trop mal, qu'en pensez-vous ?

— Oh ! non, si la viande et le beurre n'étaient pas si chers. Voyez-vous, monsieur, c'est affreux. Et les œufs !

— Oui, oui, c'est entendu, la vie est chère. Que voulez-vous, c'est une conséquence de la guerre, qui a tout bouleversé.

— Oh ! oui, qu'elle a tout bouleversé. Figurez-vous, monsieur, que je n'ai jamais été capable de retrouver mon livrer de caisse d'épargne.

— Oh ! il n'est pas perdu ; on le retrouvera. Et puis, la perte n'est pas irréparable. Dites-moi, Marianne, lisez-vous les journaux ?

— Oui, monsieur, je lis la *Feuille d'Avis*.

— Que lisez-vous dans la *Feuille* ?

— Oh ! bien, d'abord les « morts ». Y en a-t-il ! Il y en a même qui meurent plusieurs fois.

— Mais non, Marianne, ne comprenez-vous pas que ce sont les sociétés, plus ou moins nombreuses, dont faisait partie le défunt qui avisent leurs membres de son décès.

— Ah ! c'est ça. Je comprends, à présent.

— Et quand vous avez lu les « morts », que lisez-vous encore ?

— Oh ! bien, les mariages, les naissances. Il y a bien des gens qu'on connaît dans ces naissances.

— Et puis, vous reliez la « Feuille » ?

— Ah ! non. Et les annonces ! Il y en a encore plus que de morts.

— Gage, que vous lisez les annonces de mariage.

— Les annonces de mariage ! Mais je suis bien trop vieille pour ça. Et puis, vous savez, je crois que ces avis sont des farces.

— Oh ! pas toujours.

— Peut-être. Mais avec ce système on ne sait jamais à qui l'on a affaire. Restons comme nous sommes, monsieur, croyez-moi. Ça ne va pas si mal.

— M'est avis que vous avez raison, Marianne.

J. M.

Pourparlers matrimoniaux. — Enfin, oui ou non, me donnez-vous la main de votre fille ?

— La main, oui, mais rien d'autres.



LO MARYADZO

AI a dza grand teimps que lo maryâdzo l'a età inveintâ. Faut crêre que l'étai on affère utilo du que doûre adî. N'è pas quemet lè z'autro meti que dâi iâdzo lâi a trâo de contiurreince et que faut tzandzi. Po lo maryâdzo, on pâo pas tsandzi. L'è quemet doû tsevu que sant appliêhî ensembllio, sè pouant pas dêpliêhî tot solet : faut medzi à la mima retse, bâire à la mîm'audze et terî ensembllio lo mîmo tsè, tsacon à son lin. Quand on s'accorde cein va adî. Quand on sè niêze que ion tire à otta, l'autro à nio, l'è maulêsi que lo tser pouaisse restâ ao mâitet de la tserrière. On a vîto vîla. Et quand lo tserdzement l'è fond su fond à la rebedoula, allâ dêzeimbrequâ lè z'affère.

L'è por cein que po sè maryâ, faut lâi peinsâ grantenet.

— N'è pas trâo de lâi peinsâ tota sa vya ! de-sâi on vilhio valet.

L'è on bocon trâo, tot parâi, por cein que quand lâi arâi rein que dâi vilhio valet su la terra, risquerant bin de sè fère eintortolhî pè l'âo coudenâre. Mâ faut lâi peinsâ tot parâi, sein quie on è su que lo revî que vo vu dere l'arâi età fè por no :

— Lo maryâdzo l'è on dinâ que coumeince pè lo dessè.

Et stisse :

— Quand on è promet, l'è quemet on ao (œuf) teindro ; quand on è maryâ, quemet on ao couet du ; quand on sè divorce, quemet on ao verî, on nyô.

Faut bin chêdre, vo dio, po pas tsesî su son tiu. Faut pas fère quemet clique qu'allâve solet vè pètabosson po écrire sè z'annonce.

— Et la fenna ? lâi fâ l'Etat civi.

— L'ein vouâito duve. Savé pas la quinta amenâ !

— Vâi mâi ! la quinta vâo-to maryâ ?

— N'ein sè justameint rein. Vâidevo, tigno pas mè à l'ena qu'à l'autra.

Pètabosson l'einteind pas dinse. Su sè lâivro, lâi a rein de plîèce que po iena per hommo, et pu l'è tot. Faut pas lâi cresenâ, cougnâi son devâ et pu l'è bon. L'étai bon po lo vilhio teimps, qu'on vilhio pètabosson l'avâi quatro maryâdzo ein on iâdzo, lo mîmo dzo. L'étai on bocon trâo por li. Mèclliâve lè nom. Appelâve l'hommo et pu la fenna d'on outro, lo second épâo et la fenna dâo trâisîmo, et dinse et dinse. L'étai on eimbouêlâdzo à ne pas sè dêtortolhî. Po fini, l'âo dit :

— Accutâ, m'ein vé adî vo maryâ ao tu-botu, et pu vo tatserâi de vo z'assortî dêfro dâo motî.

Faut-te ître ebahya se lâi a tant de maryâdzo que vîrant mau, quand on sè mârÿe ao tu-botu ?

Na, faut pas que Pètabosson sè trompe, mâ faut savâi cein qu'on fâ sè mîmo, quand on sè mârÿe, et ne pas repondre quemet la Marianne à Bourdzet de la Mollie-Derrâi, que l'étai épâosa avoué Dzaquie à Soupllion.

L'Etat civi lâi dêmande :

— Marianne à Bourdzet de la Mollie-Dernier, déclarez-vous prendre pour votre mari Jacques à Soupllion, ici présent ?

La Marianne que l'étai tota dzouvena dû que l'avâi età reçuva ao derrâi Pâquie, lâi repond :

— Oui, avec l'aide de Dieu !

Marc à Louis.

LE HANNETON

Notre collaborateur P. Deslandes est l'auteur du volume *Les Saisons enlacées* qui vient de paraître. Nous en extrayons un petit chapitre. Les lecteurs du « Conteur » retrouveront dans ce volume l'esprit pétillant de l'auteur des « Lettres du milieu du monde ».

A fleur des cerisiers vaporeux a passé. Poétique nuée, elle annonçait d'autres floraisons opulentes. Elle est à l'épanouissement des larges pommiers, ce que les Rameaux sont aux Pâques : une promesse. Un cerisier en fleurs, c'est un bouquet de fiancée ; la fleur des pommiers, robuste, heureuse et pleine, ce sera, si vous voulez bien, le bouquet de noces du printemps. Et rien n'est plus riche, dans nos campagnes, que cette floraison des pommiers dans un soleil reconquis, dans la chaleur revenue. Ironiques et condamnées, les suprêmes taches de neige, sur la montagne, regardant la splendeur des vergers qui, sûrs de leur fruit, ne se pressent point de laisser tomber leurs pétales sur l'herbe luisante. Voici la minute heureuse de l'année.

Le labeur fini, on s'étendrait sous le pommier blanc, un livre vague sous les yeux éblouis, le regard étendu sur la mer verte aux boutons d'or, n'était l'ennemi qu'il faut suivre, traquer et imoler. Lundi soir, la Municipalité fit connaître que chacun eût à verser chez Loyette, huissier, un kilogramme de hannetons par pose de terre, tout kilogramme supplémentaire étant payé trente centimes. Un vieux parapluie ouvert sous le prunier, leur fourche à la main, dont ils se servent pour secouer délicatement les branches, les enfants chassent le ravageur. Plus nombreux que les fleurs, les hannetons balourdus choient dans le parapluie, s'effarent, cherchent à remonter, les uns par dessus les voisins, vers la tendre feuille. Les plus hardis esquissent un vol tôt réprimé. Et la masse brune, versée dans un seau de fer-blanc, arrosée d'eau bouillante, s'en ira demain matin chez Loyette, pour être jetée, après contrôle, dans le creux au « ruclon ». Ainsi, l'ennemi des cultures collaborera, sans le savoir, aux bonnes récoltes de l'an prochain.

Cette année-ci fut l'année des hannetons. Aux premiers jours de mai, on les vit s'envoler, au crépuscule, tel un nuage brun. Les feuilles des cerisiers et des frênes ont souffert. Mais la vigilance des gamins y a pourvu, si bien que, dans la petite commune, quelques dizaines de mille individus n'auront pas pondu leurs cinquante œufs réglementaires. Et ce sont mille milliers de vers blancs qui ne paraîtront pas, le printemps prochain, sous la charrue de mon voisin et sous mon humble bêche d'amateur. Laisant les petits citadins jouer à « hanneton vole », nos jeunes rustiques auront, ce soir, fait de bonne besogne.

Ignorez-vous les amours des hannetons ? Elles sont lourdes et bêtes.

Monsieur Hanneton a le corps allongé, la carapace effilée et pointue, les antennes en éventail.

Il lui faut bien, au pauvre, quelques avantages physiques. Madame, large d'élytres, trapue, ramassée, les flancs évasés, ressemble à quelque précoce matrone. Toute son apparence épaisse la destine aux lourdes maternités. Songez qu'elle porte cinquante œufs, qu'elle déposera dans le sol. Et ses amours sont pesantes comme sa grosse personne.

Sur la jeune feuille du frêne, au bord du ruisseau, vous les découvrez, en colonies redoutables. Enlacés, le mâle et la femelle semblent dormir. Touchez-les : nul ne réagit. Aussi, vers l'heure de midi, les petits chercheurs de hannetons passent le long du sentier et, délicatement, aux branches basses, cueillent les couples indifférents et les jettent pêle-mêle dans le sceau d'où, confondus dans un sursaut suprême, les couples inutilement mêlés s'en iront rejoindre les engrais à venir. Leurs stupides amours ont mérité ce sort sans gloire.

Mais la petite Adeline, qui ne sait pas grand-chose, est enchantée. Elle dit à sa cousine : Tu sais, j'aime mieux les prendre à midi les hannetons. Comme ça, on en prend toujours deux à la fois.

Il est dans la vie d'un hanneton des heures tragiques. Les dernières...

Un petit garçon a pris un hanneton mâle, lui a cassé les deux élytres et l'a jeté dans la fourmilière où les petites bêtes brunes s'affairent. Elles l'aperçoivent.

Dressé sur ses pattes vacillantes, le gros hanneton cherche à fuir. Mais l'équipe de fourmis préposées au ravitaillement, l'a tôt rejoint, culbuté, couvert.

Sur le dos, le géant se débat. Il lance ses pattes velues à gauche, à droite, vers le ciel impuissant. Au hasard, il happe une fourmi, qui fait la morte et profite d'une distraction du hanneton, harcelé de toutes parts, pour retomber et reprendre l'attaque. Une discipline merveilleuse conduit ces pygmées qui abattent le monstre. Tandis qu'un détachement l'immobilise, glissé en ordre serré sous ses pattes, au défaut de la cuirasse, l'autre équipe, qui s'est éloignée trente secondes, revient, chargée de brins de paille, de petites pierres, de branchettes qu'elle dresse au-dessus du hanneton enfoncé dans un creux de la fourmilière. Les diligentes s'en servent comme d'engins de siège ; elles y grimpent et, de là, descendent sur leur proie vivante, la couvrent par dizaines, l'épuisent de leurs morsures, l'aveuglent de leur acide. Un instant, les ailes ouvertes, le hanneton se redresse, pour retomber. Il ne se relèvera pas. Et le duel est effrayant, de ce monstre cuirassé qui s'agit encore et des endurantes fourmis qui s'acharnent. Elles mettent, à cette lutte, l'effroyable patience des êtres qui ont le temps...

Paille et bois, brin à brin, les voici qui ont recouvert leur proie, qu'elles dévorent vivante. Sous les brindilles qui ne s'écarteront plus, les pattes brunes remuent faiblement. Les yeux diminués n'ont plus qu'un triste regard, qui s'éteint. Méthodiques, les fourmis attaquent maintenant à la tête, sous la gorge, à la base des pattes qui ne sont plus que des moignons. Une aile arrachée gît à deux pouces de la bataille. L'autre est dévorée à moitié. Les antennes remuent encore. Elles s'arrêtent enfin, et l'ardeur des victorieuses, qui entraînent leur inerte proie, clot cette sauvage bataille.

Bonnes ménagères, qui ne perdent rien, les fourmis vont vider l'ennemi.

Le hanneton bourdonnant, le hanneton sonore a d'autres ennemis encore que la petite Adeline et que la tribu féroce des fourmis. Ainsi, le carabe doré, que l'on appelle volontiers « jardinière ».

Couverts d'or, de bronze ou de cuivre, les carabes sont, Fabre l'a dit, les tigres de la classe des insectes. Une taille bien prise et dégagée, celle d'un lutteur nerveux, de longues jambes qui leur permettent d'atteindre les proies à la course, des mandibules pointues, recourbées en croc, qui leur servent à éventrer le gibier. Ils ont mieux : leur âcre salive noire, qui envenime la blessure et rend la mort plus prompte. Et l'étui de leurs élytres, serrant de près le corps, les met à l'abri

d'un coup désespéré, chez l'ennemi. Si bien armés, ils sont pour l'homme de précieux auxiliaires, dans la lutte qu'il faut mener contre les exterminateurs des vergers et des champs. Et malheur au hanneton étourdi qui se trouve sur la route. Avant qu'il ait songé à s'envoler, le carabe se jette sur lui, lui ouvre le ventre et, tranquillement, se met à dévorer les entrailles. Après une minute, il ne reste du gros hanneton que la carapace, décidément immangeable.

Le ciel soit loué, les hannetons vont nous quitter. Ceux qu'auront épargnés la main d'Adeline, la pince des fourmis et la mandibule de la « jardinière » émigreront, la quinzaine passée, vers d'autres cieux, où les feuilles sont plus tendres et les pousses plus fraîches. Ce jour-là, au chant du coucou, le printemps sautera dans l'été.

P. Deslandes.

Bons amis. — Deux négociants israélites viennent de se réconcilier après vingt ans de procès. Ils ont juré sur le Talmud de ne plus rien faire l'un contre l'autre.

— Enfin, dit l'un, je te souhaite tout ce que tu me souhaites.

— Sapristi, s'écrie l'autre involontairement, voilà les canailleries qui recommencent.

Abusif. — X... n'est pas content de sa cuisinière qui non seulement est d'une probité douteuse, mais aussi le débène dans tout le voisinage. Aussi disait-il à un de ses amis :

— Non seulement, elle me vole mon sucre, mais encore elle me le casse sur le dos !

CONTE

A mon ami Burnier.

LES enfants sont les maîtres du monde. Les hommes qui, cherchant un point sur lequel prouver leur domination, s'étonnent de n'en rencontrer point, font fausse route. Il n'est nullement besoin de savoir comment, il suffit de dominer. Or, les enfants croient fermement, font, par illusion, marcher le monde selon leurs désirs. Ils en sont libres, et très heureux.

L'heure tendre du soir, la meilleure, sent les génies inconnus frôler l'oreiller.

Tapisserie... papier peint... Si une abeille venait à se poser sur cette fleur ?... Je veux manger cette pêche entourée d'une couronne.

... « Le Diable s'est caché dans le tiroir. Il attend que je dorme pour en sortir. Plus adroit, je le prévins. Tout au fond, loin sous la couverture, là-bas, contre le bois du lit, j'ai une maison — non, une caverne, — celle où sont les trésors d'Ali-Baba.

...J'aurais aussi un âne, beaucoup d'ânes.

...Il ne me trouvera pas, le diable.

— Ecoute, Francis : si tu veux aller vers le ruisseau, je te punirai. D'ailleurs, tu y trouverais ce grand cheval qui te fit si peur mardi.

— Verrais-je aussi le Manou ?

Francis ne croyant pas sérieusement aux possibilités menaçantes (car enfin, comment en ce jour de printemps, le cheval pourrait-il demeurer près du ruisseau ?), Francis ajoute aux menaces de son père, pour essayer d'avoir peur.

— Peut-être aussi, oui.

Mais comment le Manou pourrait-il se trouver là-bas ? Mystère... Je croyais, moi, que maman avait dit : Le Manou se promène autour des maisons où sont les enfants peu sages, le soir. A partir de huit heures, il rôde dans les corridors. Il attrape ainsi les petits garçons qui, pieds nus, sur le tapis, regardent les grandes personnes à table, par les trous de serrure.

Alors, il a changé d'heures ? Et que fait-il dans la journée ? Il est au bureau, il brode ? Papa, lui est au bureau, maman fait du filet près de la fenêtre. Le Manou pourrait donc être vers le ruisseau ? Si l'on allait voir, seulement voir...

— Le cheval... le cheval noir, c'est celui du Manou.

Sur le mur tiède, accrochés comme le capilaire qui les abrite, les lézards rêvent.

Ce mur... Un autre monde si désirable, par cette eau qui le sépare de la place herbeuse. L'eau épouse, au long de ce mur la forme d'un crois-

Gouttes d'or que sont les yeux des grenouilles, à fleur d'eau, étendues.

Francis aussitôt, n'a plus de papa. Francis oublie l'avertissement. Le monde des punitions est lointain, si lointain. Il oublie le Manou, il ne sait plus rien du cheval pour avoir, sur l'eau mobile, suivi le miroitement des araignées aquatiques, invisibles qu'on ne les peut connaître que par cette ombre, en six petits ronds, inscrite au fond.

Tu ne peux savoir, Francis, combien le diable étranger à la trop simple image que s'en font les hommes, sait se rendre aimable, en imitant la réalité de ton rêve. Voici : le Malin vint de saut léger, sur les ressorts de ses jambes déclanchées, s'est fait grenouille.

Attention : Certainement, avec des précautions infinies, il doit être possible d'atteindre à ce nœud, arc-bouté, la main étendue. Ainsi, dominant le ruisseau, dominant la verte grenouille sauteuse, il suffira d'étendre la main pour capturer.

Prend garde, Francis, de ne point projeter d'ombre.

En une détente brusque du bras, le plongeant jusqu'au poignet, tu retireras, dans un ruissellement, la bête dont la gorge blanche battait air qu'un cœur.

La grenouille-diable se fait plaisante. Les petites mains aux doigts étendus flottent, et les ongles jaunes sont si fins qu'on dirait objet d'art dans sa vitrine d'eau.

Francis rêve : Certes papa ne pourrait gronder devant une si gentille merveille. Sûr, il construirait même une petite échelle.

Plus que trente centimètres, plus que vingt plus que...

Elle bouge un peu. Il faudra étendre le bras. L'équilibre en sera compromis. Qu'importe.

Elle est de nouveau toute proche, à la toucher presque. (Tires la langue, Francis). En pensée, la grenouille est prise...

Une détente... un pied qui glisse.

Catastrophe ? peut-être...

Francis, assis dans le ruisseau ne veut pas prendre. Surtout, le tenaille le regret. Il la touche ? Non pas. Pire, il la tenait, puis, entre ses doigts ouverts de surprise, elle s'est enfuie. Le propre du diable est certainement de faire des dups.

Mais c'est curieux : Je croyais le ruisseau bleu profond... La vase est bien douillette. L'eau qui gonfle les culottes, amasse des bulles d'air. Chatouillement intime de les sentir monter sous la pression des menottes, puis crever à la surface juste sous le menton.

Francis perdant ses illusions, entend les perdre. Le ruisseau abandonne son mystère, ne point son charme. C'est la vertu des hommes forts, de conserver de leur enfance, l'art de se tonner dans le malheur. La confiance est une force vive et jeune.

Francis ne pouvant se tirer de ce mauvais pas attend dans la quiétude, des événements qui pressent cependant orageux.

Ainsi, voyant que sa mère le cherche, anxieux et passe toute proche sans le voir, il joue une partie de cache-cache.

— Ou-ou...

— Francis ?

— Ici, dans l'eau.

— Mon Dieu...

— Tu n'as pas de mal, Francis ?

— Oh, oui...

— Où donc, mon chéri ?

Francis prudent, plein d'astuce aussi, entend prévenir la fessée par une pitié pour l'endroit cause. Contris, des deux mains, il masque le séant boueux de sa culotte bleue.

— Ainsi, dit son père, je t'avais défendu. Viens jusqu'à moi.

— Ne le gronde pas, dit sa mère, il était si drôle. Et tu ne peux le fesser, il a justement mal.

— Enfin, dit monsieur, homme de principes, je ne puis pas l'excuser parce qu'il était drôle. Je ne l'ai même pas vu. Et l'aurais-je vu... (on ne sait pas...).

— Dis : je peux le refaire, papa, si tu veux.